Document généré le 25 avr. 2024 09:00

24 images

Quelques images de l'odyssée

Georges Privet

Numéro 97, été 1999

Stanley Kubrick

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24997ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Privet, G. (1999). Quelques images de l'odyssée. *24 images*, (97), 24–27.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

QUELQUES IMAGES *de l'odyssée*

PAR GEORGES PRIVET

Écrire sur le cinéma kubrickien, c'est réaliser l'impuissance des mots à décrire ses images. Pour la surmonter, il est difficile de trouver une meilleure approche que celle qui utilise les juxtapositions visuelles, thématiques et formelles, créée par Michel Ciment dans son ouvrage essentiel sur Kubrick[1]. Profitons de l'occasion pour saluer au passage ce pionnier de l'analyse kubrickienne tout en survolant brièvement l'œuvre d'un artiste dont les images (et les rapprochements qu'elles suggèrent) restent plus éloquentes que tout ce que l'on peut en dire...

LES ESPACES DE L'ODYSSÉE

Chez Kubrick, le décor est l'écho d'un espace mental: de la gigantesque table de jeu nucléaire de *Dr. Strangelove* aux dédales labyrinthiques de *The Shining*, en passant par la grande roue/matrice de *2001*... Coupé du monde et replié sur lui-même, le décor catalyse une peur de l'imprévisible, qu'il finit ironiquement par faire jaillir. Il est le laboratoire idéal pour l'étude du sujet préféré de Kubrick...

LA FOLIE

Qu'ils soient fous de guerre ou d'amour, humains ou cybernétiques, les héros kubrickiens basculent invariablement dans la folie: crainte de la contamination de leurs «précieux fluides corporels» (***Dr. Strangelove***); meurtre-suicide inspiré par un «monde de merde» (***Full Metal Jacket***); désir de rester où ils sont «à jamais, à jamais, à jamais» (***The Shining***).

LA MISE AU POINT

Après une introduction qui suggère subtilement les dysfonctions à venir, le récit instaure l'apparence du contrôle par une mise au point aussi rassurante qu'illusoire: le «briefing» du Docteur Floyd dans *2001...*, l'entrevue de Jack dans ***The Shining***, la réunion des journalistes dans ***Full Metal Jacket***. Mais le ver est dans la pomme et Kubrick le filme déjà: la stratégie officielle fera bientôt place au plan secret, le simulacre d'échange à la rupture des communications, et l'illusion de la carte aux réalités du territoire...

LA GUERRE: NOTRE CARRÉ DE SABLE PRÉFÉRÉ

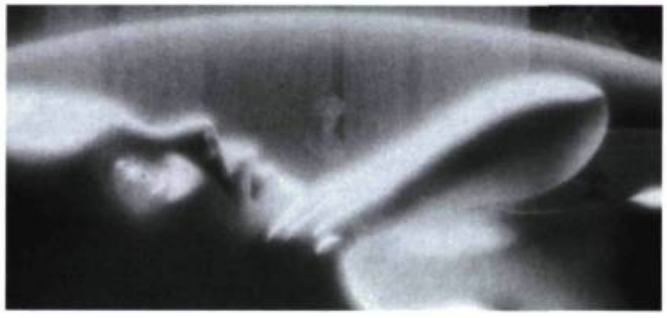
Qu'il apprenne à aimer la bombe (*Dr. Strangelove*) ou qu'il se transforme en balle «chemisée de métal» (*Full Metal Jacket*), l'homme est révélé par la guerre qui l'enchaîne à ses pulsions même quand il se libère de ses semblables (*Spartacus*). Constante chez Kubrick (on la retrouve dans six de ses treize films), la guerre se livre aussi sur le terrain domestique (voir les scènes de ménage dans *Lolita* et *The Shining*). Essentielle en ce qu'elle représente (depuis *Fear and Desire*) le combat de l'homme face à lui-même.

L'HOMME — QUATRE MILLIONS D'ANNÉES POUR EN ARRIVER À ÇA?

Dans *2001...* le singe devient homme lorsqu'un monolithe lui apprend à se servir d'un os comme d'un outil et d'une arme. Quatre millions d'années plus tard, l'homme redevient singe quand le sergent Hartman apprend à ses recrues à parader en tenant leur fusil dans une main et leur queue dans l'autre. Que dire de plus?

LA FEMME — PEUR OU DÉSIR?

Dès *Fear and Desire*, elle se fait rare et entourée de soldats; que ce soit dans ***Paths of Glory*** (où la chanteuse allemande est interprétée par la future Madame Kubrick) ou dans ***Full Metal Jacket*** (où une tireuse décime à elle seule la moitié d'un peloton). Son rôle se situe toutefois bien au-delà des rôles de tentatrices (***Lolita***) auquel on essaie de la confiner. Elle représente en fait la variable la plus inconnue de l'équation kubrickienne. Son portrait s'enrichit par la place qu'elle occupe dans ***Eyes Wide Shut***.



«WE'LL MEET AGAIN...»

Le héros kubrickien cherche toujours sa place dans un ordre qui existait avant lui et qui lui survivra: le corps des Marines, la société huppée de l'Overlook, l'aristocratie anglaise du XVIIIe siècle. Cet ordre, il le rejoint souvent — *in extremis* et de manière imprévue — à la toute dernière image du film, dans une finale (parfois orgasmique, parfois nostalgique) scandée au rythme d'une chanson d'une autre époque. Comme un écho qui est à la fois une promesse d'immortalité et la menace d'un éternel retour... ■

1. *Kubrick* de Michel Ciment, Calmann-Lévy, 1980.